

## SAINT JOHN HENRY NEWMAN (1801-1890)

John Henry Newman est né le 21 février 1801, à Londres, d'un père banquier et d'une mère descendante de huguenots français. Il est l'aîné de six enfants, trois garçons et trois filles. La famille est profondément religieuse, mais coulée dans les formes traditionnelles de l'anglicanisme. Le jeune John Henry révèle très vite une âme sensible, impressionnable, avec un sens très aigu de la réalité du monde invisible qui sera jusqu'au bout un des traits de sa foi :

« *Nous savons par notre propre souvenir et par l'expérience des enfants qu'il y a dans l'âme de l'enfance, aux premières années de son état régénéré, un discernement du monde invisible dans les choses visibles ... [L'enfant] a ce grand privilège qu'il semble avoir quitté tout récemment la présence de Dieu et ne peut pas comprendre le langage du monde visible, comment il est un voile qui s'interpose entre l'âme et Dieu .»<sup>1</sup>*

L'éducation chrétienne du jeune garçon – que l'on envoie comme pensionnaire dès 7 ans – se fait « à l'anglaise » : éducation morale stricte, religion plus « déiste » que fervente, grande importance donnée à la Sainte Ecriture à travers la lecture assidue de la Bible dans sa version anglaise, la *King's James Bible*. Un évènement décisif se produit en 1816, alors que les guerres napoléoniennes ont entraîné la faillite de la banque de son père, qui s'est lancé dans une affaire de brasserie. Le jeune garçon est seul au collège d'Ealing, et un de ses professeurs, le révérend Mayers, ouvre son esprit au courant évangélique issu du mouvement spirituel de John Wesley, qui insistait sur la prise de conscience personnelle du salut par le Christ. Cette idée, écrit Newman dans son autobiographie, « *concentra toutes mes pensées sur les deux êtres – et les deux êtres seulement dont l'évidence était absolue et lumineuse : moi-même et mon Créateur* »<sup>2</sup> - comprenons par là la découverte par un jeune garçon baignant jusqu'alors dans une religion un peu formaliste, la découverte au fond de lui-même d'un Dieu personnel et vivant, « plus intime à moi que moi-même », selon la formule de saint Augustin : *intimor intimo meo*.

En juin 1817 John Henry entre au prestigieux Trinity College d'Oxford. En 1821 il fait le choix d'une carrière ecclésiastique et enseignante en ambitionnant de devenir *Fellow* – à la fois tuteur d'enseignement et directeur spirituel – d'un collège. En avril 1822 il est reçu comme *fellow* d'Oriel College. En même temps il se dirige vers un ministère pastoral : en 1824 il reçoit le diaconat dans l'Eglise anglicane et assure un poste de vicaire de paroisse ; il est ordonné prêtre le 29 mai 1825. Très intentionnellement, alors que rien ne l'exige dans l'Eglise anglicane, Newman a choisi le célibat. Dans un poème écrit à cette époque, il se compare à un plant de *snapdragon* – une gueule-de-loup – enfoncé pour toujours dans le mur d'un collège. Et il se décrit « *avançant doucement ... conduit par la main de Dieu, aveuglément, sans savoir où Il me mène. Tout droit* ».

Un évènement nouveau vient précipiter encore ce détachement et cette conviction plus forte que tout de la réalité du monde invisible : la mort de sa petite sœur, la benjamine, Mary. Mais Newman va être appelé à sortir de son isolement et de son monde intérieur par sa nomination, en 1828, comme curé de la paroisse anglicane Sainte Mary d'Oxford. Sous l'influence et avec l'aide d'amis, en particulier John Keble et Richard Froude, Newman entre résolument dans un mouvement spirituel et intellectuel qui vise à redonner sa dignité et sa mission à l'Eglise d'Angleterre, engluée dans le formalisme et asservie aux intérêts politiques. Ces premiers

---

<sup>1</sup> *Sermons paroissiaux*, vol. II, sermon 6. *The mind of a little children* . Traduction H. Brémond, *Newman, la vie chrétienne*, Paris 1911, p. 278.

<sup>2</sup> *Apologia pro vita sua*, London, 1859, p. 59. *Making me rest in the thought of two and two only supreme and luminously self-evident beings, myself and my Creator.*

projets sont interrompus par un voyage en Méditerranée qui manque de virer au drame. Entraînés par des amis, Newman accepte une croisière qui doit les mener de Gibraltar à Malte, puis à Naples et Rome. En avril – mai 1833, il tombe malade, en Sicile, et reste seul, terrassé par une forte fièvre, entre la vie et la mort pendant trois semaines. C'est au retour de cette terrible épreuve que J. H. Newman va composer, sur le bateau du retour, le plus célèbre de ses poèmes :

*Lead, kindly Light, amid the encircling gloom,  
lead Thou me on !  
The night is dark, and I am far from home –  
Lead Thou me on !  
Keep Thou my feet ; I do not ask to see the distant scene –  
One step enough for me.*

*I was not ever thus, nor pray'd that Thou  
Shouldst lead me on.  
I loved to choose and see my path, but now,  
Lead Thou me on !  
I loved the garish day, and, in spite of fears, pride ruled my will :  
Remember not past years.*

*So long Thy power hath blest me, sure it still  
Will lead me on,  
O'er moor and fen, o'er crag and torrent, till  
The night is gone ;  
And with the morn those angel faces smile  
Wich I have loved long since and lost awhile.*

*Guide-moi, douce lumière, dans les ténèbres qui m'enveloppent,  
Guide-moi encore.  
La nuit est sombre, et je suis loin de ma demeure,  
Guide-moi encore.  
Garde mes pas ; je ne demande pas à voir l'horizon lointain,  
Un seul pas me suffit.*

*Je ne fus pas toujours ainsi, et je ne t'ai pas toujours priée  
De me guider.  
J'aimais choisir et voir ma route, mais maintenant,  
Guide-moi encore.  
J'aimais l'éclat du jour, et malgré mes craintes, l'orgueil dominait mon vouloir :  
Ne te souviens pas des années passées.*

*Ta puissance m'a bénie si longtemps ; elle continuera certes  
A me guider  
A travers landes et marais, à travers rocs et torrents,  
Jusqu'à la fin de la nuit.  
Et avec le matin je verrai le sourire de ces visages d'anges,  
Que j'aime depuis toujours,  
Et qu'un temps je perdis.<sup>3</sup>*

La crise spirituelle et intellectuelle profonde qui a accompagné la maladie est surmontée dans ce nouvel acte d'abandon, et Newman revient avec la conviction ancrée fortement désormais qu'il a une mission à accomplir pour le renouveau de l'Eglise anglicane. Ce renouveau passe par la redécouverte des Pères de l'Eglise, dont l'enseignement, antérieur à toutes les divisions historiques, peut à lui seul élargir la foi et redonner cohérence au mystère chrétien. A partir des années 1834-1835 Newman et ses amis multiplient les publications, en particulier des petits feuillets sur des thèmes théologiques, les *Tracts*, qui feront donner au mouvement le nom de

<sup>3</sup> Sonnet XC, *Verses on various occasions*.

Tractariens ; ils cherchent aussi à réintroduire des éléments de la grande spiritualité catholique, dans la conviction que l'Eglise anglicane représente la *via media*, possédant dans ses structures l'épiscopat et la succession apostolique qui la distingue des réformés, tout en se préservant des « corruptions » du catholicisme romain. C'est un peu un exercice d'équilibriste : lorsque en 1841 paraît le *Tract 90*, qui sera le dernier, dans lequel il cherche à concilier les 39 articles – d'inspiration totalement réformée – avec les dogmes définis au Concile de Trente, Newman est définitivement étiqueté comme *Romanist*, crypto-catholique. A la suite de cet échec Newman est encore ébranlé par un article de la *Dublin review* dans lequel le théologien catholique Nicolas Wiseman compare l'Eglise d'Angleterre avec l'Eglise Donatiste au temps de saint Augustin ... Newman prend alors la décision de renoncer à sa cure de Sainte Mary (septembre 1843) ; depuis quelques mois il vit avec quelques amis dans une maison de la campagne environnante, Littlemore, dont il fait une sorte d'ermitage – on ne tarde pas d'ailleurs à l'accuser de vouloir restaurer la vie monastique et de faire de Littlemore « un nid de papistes ». Newman en est pourtant encore bien loin. « *Je n'ai aucune amitié liée avec les catholiques*, écrit-il. *Je n'ai pour ainsi dire, même à l'étranger, assisté à aucune de leurs cérémonies ; je n'en connais aucun et je n'aime pas ce que l'on entend dire d'eux* ». Il renonce cependant à sa *Fellowship* en juin 1845, et entreprend la rédaction de sa grande étude sur le développement de la doctrine chrétienne, *Essay of the development of the Christian doctrine*. L'ouvrage de Newman sera un apport théologique considérable à la question de savoir comment l'Eglise prend progressivement conscience de tout ce qui est contenu dans la foi, et en fait donc progresser l'énoncé. Ecrit alors que Newman est encore anglican, l'*Essai sur le développement* sera réédité par lui sans changements lorsqu'il sera devenu catholique

Le déclic sera produit par l'intervention d'un religieux passioniste italien, le P. Dominique Barberi,<sup>4</sup> envoyé en apostolat en Angleterre. Barberi vient de recevoir dans la communion catholique un des compagnons de Newman, J.-B. Dalgairns. Quelques jours après Newman demande simplement à ce dernier : « *Quand vous verrez votre ami, vous lui direz que je désire qu'il me reçoive dans l'Eglise du Christ* ». On connaît la suite : le P. Dominique, arrivé sous une pluie battante, est occupé à se sécher auprès du feu quand il voit subitement entrer Newman qui se jette à ses pieds et demande d'être entendu en confession : c'était le 9 octobre 1845.<sup>5</sup> « *Depuis le moment où je suis devenu catholique, mon cœur n'a été troublé par aucune sorte d'inquiétude ... Je n'ai jamais eu un seul doute. Il me semblait rentrer au port après avoir traversé une tempête, et la joie que j'en ai ressentie dure encore aujourd'hui sans qu'elle ait été interrompue.*<sup>6</sup> »

Cette paix intérieure enfin trouvée ne doit pas cacher les arrachements et le fait que, pour Newman, l'entrée dans l'Eglise catholique, encore si méprisée en Grande-Bretagne, était un saut dans l'inconnu. Il l'a écrit sous les couleurs d'un roman fortement autobiographique, *Loss and Gain* :

« *Oxford était là devant lui, ses collines aimables, ses prairies aussi vertes que jamais. Dès qu'il aperçut la vieille cité de son cœur, il s'arrêta, les bras croisés, incapable d'aller plus loin. Chaque collège, chaque église, il les reconnaissait à leurs clochetons et à leurs tours [...] Tout cela, bois, eau, pierre, était si calme, si clair, tout cela aurait pu être à lui, mais ne lui appartenait point. Quoiqu'il dût gagner en se faisant catholique, il avait perdu tout cela ; quoiqu'il dût gagner de plus haut et de meilleur, du moins ne retrouverait-il jamais plus cela ni rien de pareil ...*<sup>7</sup> »

Newman reçoit l'accueil bienveillant et un peu embarrassé de Mgr Wiseman, devenu coadjuteur du vicaire apostolique en Angleterre – la hiérarchie catholique anglaise n'a pas encore été

<sup>4</sup> Qui a été béatifié par Paul VI en 1963.

<sup>5</sup> Le 9 octobre est la date qui a été retenue pour la mémoire liturgique de saint John Henry Newman.

<sup>6</sup> *Apologia ...* p. 373. *From the time that I became a Catholic ... I have had no anxiety of heart whatever. I have been in perfect peace and contentment. I never have had one doubt ... It was like coming into port after a rough sea ; and my happiness on that score remains to this day without interruption.*

<sup>7</sup> *Loss and Gain*, III<sup>o</sup> partie, ch. III

rétablie. Wiseman installe Newman et ses compagnons non loin de sa résidence, près de Birmingham, à Maryvale. Newman y retrouve, à l'intérieur du catholicisme, la vie de prière et d'étude qu'il avait toujours cherché. Mais au bout de quelques mois décision est prise d'envoyer Newman et ses amis à Rome, pour qu'ils puissent refaire leur théologie et recevoir validement l'ordination sacerdotale. Newman et son ami Ambrose Saint-John, qui est un peu son ange gardien, partent pour Rome en septembre 1846, en passant par Paris et Langres, où Dalgairns se prépare de son côté à l'ordination. A Rome Newman reçoit un accueil très aimable au collège de la *Propaganda Fide*, où il devra séjourner ; il est reçu par le pape Pie IX assez chaleureusement ... bien qu'au Saint-Office on s'interroge sur la théologie de Newman, en particulier celle exprimée dans son Essai sur le développement du dogme. Il sort cependant vainqueur de l'examen du terrible théologien Jésuite G. Perrone, qui défendra toujours par la suite les positions de Newman. Ordonné sous-diacre avec Saint-John le 26 mai 1847, ils sont ordonnés diacres le 29 et prêtres le 30. Il reste à leur trouver un statut en prévision de leur retour en Angleterre, et Pie IX lui-même les encourage à chercher du côté de l'Oratoire : « *siano tranquilli : I will do all* ». Le cadre de vie de l'Oratoire semble en effet bien fait pour Newman : souplesse des constitutions, autonomie des maisons, pas de vœux. Rien de plus dissemblable en apparence que le fondateur de l'Oratoire, Philippe Néri, ce prêtre italien extravagant et haut en couleurs, et l'ancien *fellow* d'Oxford, mais Newman se retrouve très vite dans l'esprit philippin, dont le cardinal Baudrillard disait qu'il consistait « *à mettre à l'aise, à ne pas contraindre, à laisser chacun, dans les limites permises, manifester l'originalité de sa pensée ou de son caractère, à se complaire dans la diversité non moins que dans l'unité, à respecter infiniment la spontanéité des âmes* ».<sup>8</sup> L'Oratoire anglais est inauguré le 2 février 1848 à Maryvale, mais les premières difficultés commencent avec l'arrivée d'un second groupe de convertis autour du P. William Faber. Les divergences de vues entre Faber et Newman amènent les deux groupes à se séparer, Faber partant fonder l'Oratoire de Londres et Newman s'installant à Birmingham en janvier 1849. Il y avait bien loin de l'ambiance d'Oxford à celle de la cité industrielle et populeuse, où les catholiques étaient essentiellement des immigrés irlandais ... et Newman, ce grand penseur, cet intellectuel brillant, se fit ainsi, des années durant, ce prêtre proche des petites gens, qui suivirent en foule, en 1890, ses funérailles : c'est chez eux, d'ailleurs, plus que dans les milieux savants, que s'est construite et maintenue sa réputation de sainteté.

« *Quand j'étais protestant, ma vie était paisible et ma prière malheureuse ; depuis que je suis catholique, c'est ma vie qui est malheureuse et ma prière paisible* », écrira Newman dans son journal un jour de découragement.<sup>9</sup> En 1850, un prêtre italien défroqué, Achilli, perdu de mœurs et d'argent, agitait les journaux de Londres en se présentant comme une victime de l'Inquisition. Wiseman engagea Newman à dénoncer cette imposture – mais Achilli intenta un procès en diffamation, que Newman perdit, car Wiseman, qui venait de recevoir le chapeau de cardinal, refusa, par couardise, de transmettre les pièces qui accusaient Achilli ... Newman, condamné à une forte amende, se débattait encore dans cette lamentable affaire quand il fut appelé par les évêques d'Irlande à fonder une université catholique à Dublin. Mais l'affaire s'engagea sur un malentendu. Mgr Cullen, le primat d'Irlande, voyait dans cette fondation un moyen de protéger les jeunes catholiques irlandais en les faisant étudier dans un bastion bien protégé ; Newman pensait, au contraire, que le rôle d'une université était de donner aux jeunes catholiques une culture et une formation ouverte aux problèmes du temps, pour les rendre plus capables de s'intégrer à la société et d'y jouer un rôle. Il développera ses idées en 1852 dans

<sup>8</sup> Mgr Baudrillard, in L. Ponelle et L. Bordet, *Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps*, Paris, 1928, Préface, p. xx.

<sup>9</sup> Le 21 janvier 1863.

une série de conférences qui seront publiées sous le titre de « *l'idée d'Université* ».<sup>10</sup> L'université, pour Newman, n'a pas pour but de fabriquer des techniciens ou de produire des spécialistes - il s'insurge contre la *bigotry* de la spécialisation. Son but est de former des esprits et de réussir des hommes ; elle est une communauté entre enseignants et enseignés où les étudiants, progressivement, peuvent apprendre à penser par eux-mêmes au lieu de tout absorber passivement. S'il refuse tout protectionnisme, Newman est tout aussi loin d'écarter de l'Université les questions religieuses. Pour lui la quête du savoir dépend aussi de certaines attitudes morales. L'homme a besoin de Dieu pour être libre : la religion est tellement constitutive de l'expérience de l'humanité qu'en éluder l'étude est une erreur de perspective totale. Newman se méfie pour autant de l'apologétique facile et de tout concordisme. Il répondra à sir William Pell qui pensait ramener les hommes à la foi par l'étude de la science : « *avoir recours aux sciences physiques pour rendre un homme religieux revient à prescrire une charge de chanoine comme traitement contre la goutte* ». Mais l'expérience irlandaise est un échec. Mgr Cullen ne laisse pas les main libres à Newman, qui ouvre quand même l'Université et en devient le premier recteur de 1854 à 1858, avant de renoncer finalement à sa charge. On propose alors à Newman la direction d'un travail de traduction, destinée aux catholiques, de la Bible anglaise ... mais un évêque américain lui coupe l'herbe sous les pieds. On confie alors à Newman le sauvetage d'une revue de réflexion catholique en difficulté, le *Rambler*. Newman qui ambitionne pour cette revue un bon niveau théologique débute en donnant, en 1859, deux articles sur la place des laïcs dans l'Eglise : Alors que l'Eglise catholique en Angleterre se reconstruisait difficilement après trois siècles d'effacement et de persécution, appelait de toutes ses forces à la constitution d'un laïcat catholique bien formé, capable de tenir toute sa place : « *Je désire un laïcat qui ne soit pas arrogant, ni âpre dans son langage, ni prompt à la dispute, mais des personnes qui connaissent leur religion, qui pénètrent en ses profondeurs, qui savent précisément où ils sont, qui savent ce qu'ils ont et ce qu'ils n'ont pas, qui connaissent si bien leur foi qu'ils peuvent en rendre compte, qui connaissent assez leur histoire pour pouvoir la défendre* »<sup>11</sup>

Ces idées si actuelles parurent trop neuves : des évêques dénoncèrent Newman à Rome, où il ne manqua pas de bonnes âmes qui s'empressèrent de le discréditer. Newman envoya tout de suite à Rome des justifications – que le cardinal Wiseman oublia de transmettre. Il manquait encore une dernière épreuve. La loi anglaise avait ouvert en 1854 l'entrée à l'université d'Etat aux jeunes catholiques (ce qui leur était jusqu'alors interdit). On envisagea alors la création d'une paroisse catholique à Oxford, et même l'établissement d'un Oratoire ... que l'on proposa à Newman avant de l'en écarter en 1867.

Newman, profondément blessé par tous ces malentendus se retire alors dans son Oratoire de Birmingham ... « *Nous sommes dans les mains de Dieu, et nous devons être satisfaits de faire notre œuvre jour après jour, telle qu'Il la met devant nous, sans essayer de comprendre ou d'anticiper sur ses projets en le remerciant pour les grandes miséricordes passées ou présentes* », écrit-il alors<sup>12</sup>. L'opinion anglaise s'est cependant retournée en faveur de Newman. Attaqué par un clergyman anglican, le Dr Kingsley, Newman s'est défendu en écrivant en quelques semaines une autobiographie, *Apologia pro vita sua*, qui a un grand retentissement dans l'opinion. Ce retournement d'opinion lui permet de renouer avec quelques amis du passé, alors que la préparation du Concile Vatican I, et l'épineuse question de l'inaffabilité pontificale engagent à nouveau le théologien sur des terrains dangereux. Newman

<sup>10</sup> *The Idea of University*, 1873. Trad. Française *L'Idée d'Université*, Ad solem, 2007.

<sup>11</sup> “I want a laity, not arrogant, not rash in speech, not disputatious, but men who know their religion, who enter into it, who know just where they stand, who know what they hold and what they do not, who know their creed so well that they can give an account of it, who know so much of history that they can defend it” (*The Present Position of Catholics in England*, ix, 390)

<sup>12</sup> *Journal*, 29 janvier 1868.

prend de la hauteur en publiant en 1869 un autre de ses grands apports théologiques après l'Essai sur le développement du dogme : la « Grammaire de l'Assentiment », qui sonde les rapports délicats entre foi et raison dans l'adhésion religieuse.

« *Je crois que le temps est le souverain remède et le vengeur de tous les maux dans le monde qui va. Si nous sommes patients, Dieu travaille avec nous. Il travaille en faveur de ceux qui ne travaillent pas pour eux-mêmes* », écrit Newman à une correspondante en 1867<sup>13</sup>. Le temps travaillait en sa faveur. Déjà en 1877 son vieux collège de Trinity lui avait conféré le titre de Fellow honoraire. Mais lorsque le pape Pie IX meurt dans l'été 1878 et que lui succède Léon XIII, le duc de Norfolk, chef de file de l'aristocratie catholique anglaise, propose au nouveau pape de créer Newman cardinal. Malgré quelques difficultés suscitées par le successeur de Wiseman à l'archevêché de Westminster, le cardinal Manning, lui aussi converti de l'anglicanisme, Newman, très en faveur dans l'esprit de Léon XIII, est créé cardinal le 12 mai 1879. Il va à Rome recevoir le chapeau, mais obtient du pape de pouvoir revenir au plus vite dans son *home*, son cher oratoire, « *comme si je revenais à ma grande maison, à cette maison qui s'étend jusqu'aux cieux, la maison de mon éternité* », écrira-t-il. Son retour à Londres est un triomphe, ainsi que la visite qu'il fait à son ancien collège de Trinity, où il est reçu avec chaleur et délicatesse. Puis il rentre dans son « *nid* », son cher Oratoire, où il va se montrer, de plus en plus, l'homme de la prière et de l'invisible. Il y meurt le 11 août 1890 ; A sa demande, on l'enterre dans la même tombe que son ami Ambrose Saint-John, décédé en 1875 ; sur la croix de la tombe ces seuls mots : John Henry Newman, *ex umbris et imaginibus in veritatem* : sorti des ombres et des images pour entrer dans la vérité.

Au moment des pires amertumes, en 1868, Newman avait écrit ceci à un correspondant : « *Puisque [on] m'y oblige, je ne puis m'empêcher de dire que j'ai trouvé dans l'Eglise catholique une abondance de courtoisie, mais peu de sympathie parmi les personnes haut placées, quelques unes exceptées ... mais il y a, dans la religion catholique, une profondeur, une puissance, il y a dans son Credo, sa théologie, ses rites, ses sacrements, et dans sa discipline, une plénitude qui nous comble ; il y a en elle une liberté, mais aussi un soutien, en comparaison desquels la négligence dont font preuve à notre égard les hommes, fussent-ils très haut placés, ou les malentendus dont nous pouvons être victimes, ne pèsent pas plus lourd que de la poussière. Voilà le véritable secret de la force de l'Eglise, le principe de son indéfectibilité et le lien qui assure son unité indissoluble. C'est là, vraiment, le commencement de la paix du ciel* »<sup>14</sup>

\* \* \* \* \*

Nous pourrions décrire l'itinéraire spirituel et les enseignements que J.-H. Newman peut nous transmettre encore aujourd'hui en trois étapes. D'abord **l'obéissance à la conscience**. On connaît l'anecdote de Newman invité, peu après son cardinalat, à porter un toast au pape, et répondant qu'il porterait d'abord un toast à la conscience, et au pape ensuite. Mais la conscience selon Newman n'est pas, comme le monde contemporain serait tenté de le comprendre, une délégation permanente donnée à notre subjectivité ou à nos sentiments personnels pour la conduite de nos vies. Pour J.-H. Newman la conscience n'est rien d'autre que la présence même de Dieu à nos âmes, Dieu plus intime à moi que moi-même, *intimor intimo meo*. Le droit absolu que j'ai de suivre ma conscience passe d'abord par le devoir d'éclairer cette conscience ; de me dégager de tout ce qui peut l'obscurcir, à commencer par les passions et les mauvais désirs, pour discerner dans sa pure lumière la voix divine qui parle en moi. Dans un roman historique

<sup>13</sup> Lettre à miss Bowles, 8 janvier 1867

<sup>14</sup> W. Ward, *The life of John Henry, cardinal Newman*, I, 1912, p. 200-201

publié en 1856, *Callista*, un récit qui se passe au III<sup>e</sup> siècle au temps de la persécution de Dèce, Newman fait parler ainsi son héroïne :

« *Ce Dieu, je le sens dans mon cœur. Il me dit : fais ceci, ne fais pas cela. Vous me direz sans doute que ce commandement n'est qu'une loi de ma nature, comme le sont la joie et le chagrin, mais je ne le croirais pas. Non, c'est l'écho d'une personne qui me parle. Rien ne pourra me convaincre que cette voix ne provient pas en dernier lieu de quelqu'un d'autre que moi. Elle porte avec elle la preuve de son origine divine. Ma nature ressent pour elle ce que l'on ressent à l'égard d'une personne. J'éprouve de la satisfaction lorsque je lui obéis, et de la peine quand je désobéis ; tout comme si je faisais plaisir à un ami révéré ou si je l'offensais.* »<sup>15</sup>

Vient ensuite, dans notre itinéraire newmanien, **l'obéissance à l'Eglise**. Dans la partie catholique de son existence, J.-H. Newman a été en butte à beaucoup de difficultés et d'incompréhensions de la part de la hiérarchie, venant d'hommes souvent bien inférieurs à lui au plan intellectuel. Il ne s'est jamais révolté, et s'est toujours conduit en fils soumis de cette Eglise en qui il avait découvert et reconnu la plénitude de la Vérité. C'est d'ailleurs la réflexion de Newman sur l'histoire qui l'assure dans son inébranlable confiance. Lorsqu'on l'engage dans l'aventure de l'Université de Dublin – qui, par bien des côtés, ne lui convenait guère – Newman s'appuie, dans sa première conférence, sur le seul fait que c'est la mission que le Saint Siège lui a confiée :

« *Pierre a parlé et nous enjoint de tenter ce qui nous paraît, à nous, si peu prometteur. Il a parlé, et il a droit que nous lui fassions confiance ... Voilà mille huit cents ans qu'il vit dans le monde. Il a connu toutes les vicissitudes, s'est heurté à toute sorte d'adversaires, a su s'adapter à toutes les éventualités. S'il y a jamais eu un pouvoir sur terre qui a su mesurer temps et moments, se limiter au praticable et anticiper avec bonheur sur ce qui allait suivre ... c'est bien, au témoignage de l'Histoire, celui de l'homme qui siège, de génération en génération, dans la chaire des Apôtres, comme vicaire du Christ et docteur de son Eglise* »<sup>16</sup>

Mais la spiritualité de saint John Henry est encore plus haute dans son **obéissance à la conduite de Dieu sur nos vies**. Il aurait pu dire comme Pascal : *Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les évènements en sont infailliblement.*<sup>17</sup> Depuis son enfance Newman s'est laissé conduire par cet abandon à la Providence, à la conduite de Dieu sur son existence, attitude renforcée par cette conviction de la réalité du monde invisible saisie à travers les réalités du monde visible : « Enracinée au cœur du mystère de l'existence variable comme le ciel, changeante comme le vent, tumultueuse comme l'océan, la méditation de Newman le conduit pas à pas – *one step is enough for me* – vers la douce lumière – *kindly Light* – dont la clarté dissipe équivoques et incertitudes, et dont la certitude est source de sérénité pour l'esprit et de paix pour le cœur. »<sup>18</sup> J.-H. Newman a exprimé ces sentiments dans des prières qui ont été éditées après sa mort sous le titre *Meditations and devotions*. En voici deux exemples :

« *Dieu m'a créé pour une tâche précise à son service ; il m'a confié un travail que moi seul, et nul autre, ne peut accomplir. J'ai une mission – je peux ne pas la connaître tout au long de cette vie, mais elle me sera révélée dans l'autre. Je suis un maillon d'une chaîne, un lien entre des êtres. Il ne m'a pas créé pour rien. Je ferai le bien, je ferai son travail ; je serai un prédicateur de la vérité, sans forcément m'en*

<sup>15</sup> *Callista*, récit du III<sup>e</sup> siècle, chapitre 28. Trad. française M. Durand, Tequi, 2010, p. 351-352.

<sup>16</sup> *L'idée d'Université*, première conférence, § 15.

<sup>17</sup> B. Pascal, *Pensées*, « *le mystère de Jésus* ». *Œuvres*, édition de la Pléiade, 1954, p. 1313.

<sup>18</sup> Saint Paul VI, *Lettre à l'évêque du Luxembourg Mgr Léon Lommel sur la pensée du cardinal J.-H. Newman*, 17 mai 1970.

*rendre compte, à la place qui est la mienne, si seulement je garde ses commandements et le sers par ma vocation. »<sup>19</sup>*

« *Mon Seigneur et mon Sauveur, en vos bras je suis sauf ; sous votre garde je n'ai rien à craindre ; sans elle, je n'ai rien à espérer. Je vous prie, mais non de me rendre riche ; je vous prie, mais non de me rendre très pauvre ; je m'en remets à vous, car vous savez et moi non. Si vous faites peser sur moi douleur ou chagrin, donnez-moi la grâce de les porter dignement. Si vous m'accordez santé, vigueur et succès en ce monde, gardez-moi toujours vigilant, de peur que ces largesses ne m'éloignent de vous. Donnez-moi pour but constant de proclamer votre gloire ; de vivre avec vous et pour vous ; de donner l'exemple tout autour de moi ; donnez-moi de mourir juste au moment et de la manière qui vous glorifient, et serviront le mieux à mon salut. »<sup>20</sup>*

Ces textes de haute spiritualité ne doivent pas faire oublier que J.-H. Newman a été aussi toute sa vie dévoué à un apostolat simple et populaire, déjà à Sainte Mary d’Oxford ou à Littlemore, et plus encore à l’Oratoire de Birmingham. Benoît XVI, dans l’homélie de la béatification, évoquait « l’attention délicate avec laquelle [Newman] s’est dévoué au service du peuple de Birmingham au long des années qu’il a passées à l’Oratoire fondé par lui, visitant les malades et les pauvres, réconfortant les affligés, consolant les prisonniers. »<sup>21</sup> La tâche à laquelle le Seigneur nous appelle, la « tâche précise » qu’il confie à chacun de nous, passe forcément par le service concret de nos frères. On ne s’étonnera pas que la Mère Teresa de Calcutta ait adapté, pour son usage et celui des missionnaires de la Charité, cette autre prière de saint John Henry Newman :

« *Restez avec moi, et alors je viendrai à briller comme vous-même brillez, à rayonner au point d'être une lumière pour les autres. La lumière, ô Jésus, viendra toute de vous. C'est vous seul qui brillerez sur autrui à travers moi. Eclairez-les, et moi aussi ; éclairez-les en m'éclairant, à travers moi. Que je témoigne de vous non en prêchant, non par des mots, mais par l'exemple, par sympathie, par l'influence de mes actes, par ma ressemblance avec vos saints et l'évidente plénitude d'amour dont mon cœur déborde pour vous »<sup>22</sup>*

L’abbé Bruno MARTIN,

---

<sup>19</sup> *Meditations and devotions*, III, *Hope in God creator*. “ God has created me to do Him some definite service ; He has committed some work to me which He has not committed to another. I have my mission – I may never know it in this life, but I shall be tord it in the next. I am a link in a chain, a bond of connexion between persons. He has not created me for naught. I shall do good, I shall do His work ; I shall be a preacher of truth in my own place, while not intending it, if I do but keep His commandments and serve Him in my calling. ” Edition française : J.-H. Newman, *Livret de prières*, Ad solem, 2008, p. 46-47

<sup>20</sup> *Id.* p. 94-95. « My Lord ans Saviour, in Thy arms I am safe ;keep me and I have nothing to fear ; give me up and I have nothing to hope for. I pray Thee not to make me rich, I pray Thee not to make me very poor ; but I leave it all to Thee, because Thou knowest and I do not. If Thou bringest pain or sorrow on me, give me grace to bear it well. If Thou givest me health and strength and success in this world, keep me ever on my guard lest this great gifts carry me away from Thee. Give me ever to aim a setting forth Thy glory ; to live toand for Thee ; to set a good example to all around me ; give me to die just at the time and in that way which is most for Thy glory, and best for my salvation.”

<sup>21</sup> Benoît XVI, *Homélie pour la béatification de J.-H. Newman*, 19 septembre 2010.

<sup>22</sup> *Meditations and devotions*, III, Jesus the ligth of the soul. “Stay with me, and then I shall begin to shine as Thou shinest, so to shine as be a ligth to others. The ligth, O Jesus, will be all from Thee. It will be Thou who shinest through me upon others. Give ligth to them as well as to me ; ligth them with me, through me. Make me preach Thee without preaching, not by words, but by my example and by the sympathetic influence of what I do, by my visible resemblance to Thy saints, and the evident fulness of the love which my hearth bears to Thee.”